

patte d'un mendigot. Les jours où ils se sont fendus d'une demi-balle (cinquante centimes pour ceux qui ne connaissent pas le français) ils s'endorment avec la persuasion qu'ils ont redressé tous les torts de la société comme de petits saints Vincent de Paul.

Vous n'attendez pas, les aminches, que je vous serve un portrait détaillé de Dugourdeau. C'est un type qui se rencontre par milliers. Qu'est-ce que ça pourrait vous foutre qu'il eût la barbe ronde ou pointue, les cheveux blonds, noirs ou châains ? — Le plus sage est, d'ailleurs, de supposer qu'à son âge, il les avait gris. C'est surtout son caractère que j'ai voulu étudier afin d'en profiter, en vrai père Peinard, pour introduire quelques chouettes idées dans la caboche des types qui ne sont pas encore à la hauteur.

Dugourdeau, comme un tas de trous du cul de son espèce, n'avait d'autre opinion que celle de son journal. Ainsi, il allait à la messe tous les dimanche parce que tous *les honnêtes gens* de sa localité y allaient et que son torche-cul soutenait la nécessité d'une religion pour le populo, — je te crois, Baptiste ! c'est ainsi qu'on nous abrutit pour nous faire supporter toutes les canailleries, — mais, en même temps, à l'instar de tous les bourgeois, il avait une profonde admiration pour Voltaire dont il n'avait jamais lu un traître mot.

En politique, il avait suivi, sans y rien comprendre, les évolutions de son canard : Badinguiste sous Badingué, thierriste sous Foutriquet, mac-mahonien sous Mac-Mahon et grévyste sous le beau-père à Wilson. Chaque fois qu'il se formait un gouvernement, Dugourdeau estimait que tout était pour le mieux et que les nouveaux potentats (ainsi nommés parce qu'ils *tâte des pots-de-vin*) allaient réparer les boulettes des anciens.

LE PÈRE PEINARD.

(A suivre.)

---

L'imprimeur-Gérant, WEIL,  
Imp. spéciale du *Père Peinard*, 120, rue Lafayette. — Paris

## LA VRAIE RÉPUBLIQUE

Donc, ils arrivent les bouffe-galette ; c'est le 12 du mois qu'ils vont se foutre à la besogne.

Autrefois nom de dieu, y a même encore qu'une dizaine d'années, c'était un grand événement que l'ouverture de la Nouvelle Chambre. On ne savait pas ce qui allait en sortir ; y avait là un tas de gueules inconnues, venus de tous les coins de la France, et chacun de se dire : « Qu'est ce qu'ils ont dans le ventre ? »

Hélas, on voyait bientôt qu'ils n'avaient que de la merde dans le ventre !

Avant leur élection ces jean-foutres avaient pondu des proclamations épastrouillantes, dans toutes les réunions ils avaient braillé comme des ânes qu'ils n'avaient qu'une chose en tête, le bonheur du populo.

Sacrés fumistes ! Une fois à l'Aquarium, ils ne s'occupaient que de s'emplier les poches et de mener joyeuse vie.

Ce n'est pas les trucs qui manquent pour empocher de la galette. Y a les banquiers qui sont à l'affût : ça frime bien des noms de députés en tête d'une Société pour l'exploitation des mines de pommes cuites de l'Arabie empétrée.

Un tas de couillons se laissent empaumer : « Du



moment que not'député en est, c'est bon.... » et ils crachent leurs beaux picaillons. Le banquier étouffe la galette et donne sa part à l'honnête crapule qui lui a prêté son appui.

C'est à des fourbis de ce genre que Constans a gagné un saucisson enveloppé non pas dans du papier d'argent..., mais dans du papier bleu.

Et il n'est pas le seul, y en a bougrement de ces sales chameaux qui sous prétexte de faire le bonheur du populo se sont enrichis comme des Crésus. On est épaté de les voir rouler carosse, eux qui n'ont jamais rien foutu de leurs dix doigts : et le pauvre monde de se dire : « faut-il qu'ils soient intelligents... »

De sorte qu'en fin de compte c'est pas les mines de pommes cuites, mais les types qui ont été assez gnoles pour abouler de la braise, qui se trouvent « exploités ! ».

Ah, nom de dieu, quand donc serons-nous assez marioles pour mettre un peu d'ordre dans tout ça ?

\*  
\*  
\*

Les jean-foutres de bouffe-galette se foutent bien du populo : « Du moment qu'il a été assez daim pour nous expédier à l' Aquarium,, tant pis pour lui, qu'ils se disent, qu'il en supporte les conséquences ! »

Et de fait nous les supportons bougrement. Y a des choses qu'ils savent faire chouettement, c'est augmenter les impôts, faire des misères aux pauvres bougres.

Ils savent prendre nos fistons, les empiler dans

des casernes pour les y abrutir, puis ensuite les expédier en Tunisie ou au Tonkin, mitrailler des pauvres types. Dam, les Anamites ou les arabicos se défendent. Ils ne comprennent rien à ça : « voilà des hommes qui viennent de bien loin pour nous prendre notre terre, qu'il se disent, pourtant nous ne leur avons jamais fait de mal ! »

Pour lors ils usent de tous les trucs pour descendre nos petits soldats ; ce qu'il en est resté, dans ce patelin du diable, là-bas en Chine ! Y a foutre pas de village ou quelque mère ne pleure son fiston, ou quelque promise ne porte le deuil de son amoureux...

Tout ça, nom de dieu, par la faute des bouffe-galette ! Pour faire du mal au populo ils sont très forts, c'est leur spécialité.

Quand il s'agit de faire du bien, y a plus personne : il ne peuvent rien de rien, ils sont châtrés comme de vieilles bourriques.

Y a qu'a se souvenir de toutes les réformes promises ; il n'en est jamais question que pour les foutre au rancard. Tenez, mille bombes, nous ont-ils assez mené en bateau avec leur sacrée séparation de l'Eglise et de l'Etat !

— Je sais bien que c'est de la couille, cette réforme, vaudrait mieux la suppression des églises et de l'Etat, — mais c'est pour dire qu'ils n'ont rien foutu.

Depuis dix-huit ans on nous la promet, et jamais elle ne tombe du ciel !

Et ainsi en est-il de tous les autres montages de



coup, nous faisons les poireaux comme des couillons sans voir rien venir.

De sorte qu'on en est arrivé au point où nous en sommes : Le populo à plein le dos de toutes ces machines qui n'aboutissent jamais ; il s'était foutu dans la caboche que la République c'était autre chose :

C'est des pauvres bougres surtout qu'elle devait s'occuper, leur rendre la vie moins dure, les empêcher d'être sucés jusqu'au sang par les patrons et les richards.

C'est des paysans aussi qu'elle devait s'occuper, rabaisser le caquet de tous les gros proprios qui se figurent encore être les seigneurs du village, fermer le bec aux curés, faire qu'il n'y ait plus de malheureux.

Oui, nom de dieu, nous autres pauvres bougres que nous sommes, nous nous étions foutus ça dans la caboche que la République c'était le bien-être pour tous : qu'en République, foutre ! personne ne devait plus pleurer.

Ah oui, tonnerre du diable, ça c'est la vraie République, celle que je gobe bougrement ! Mais elle n'a rien de commun avec la sale garce que nous subissons depuis dix-huit ans : vache pourrie qui est à la solde des gros bourgeois, des proprios, des banquiers et des patrons, et qui s'est laissé peloter, faire des mamours, par toutes les fripouilles royales et impériales.

Dans la vraie République, y a pas plus besoin de

bouffe-galette que nous n'avons besoin de poux ou de punaises.

Dans la vraie République y aura plus, ni patrons, ni gros proprios, ni tripoteurs d'argent comme Rothschild : y aura que des bons bougres turbinant de cœur, avec d'autant plus d'entrain que tout le bénéfice sera pour eux ; qu'ils n'auront pas à partager avec une grosse flemmasse de patron.

Mais pour y arriver faut compter que sur notre poigne. Le temps est passé où les alouettes tombaient rôties du ciel ; aujourd'hui nom de dieu, faut du nerf en toutes choses !

Que les paysans fassent décaniller des grands domaines et des châteaux, les proprios ventrus, et s'arrangent pour les cultiver.

Que les ouvriers foutent des coups de pied dans le cul à leur patrons et fassent marcher les usines à leur compte ; qu'au lieu de percher dans leurs sales quartiers, ils viennent se loger dans les belles maisons.

Qu'on se foute à refuser les impôts, à secouer les puces, à toute la racaille administrative.

Pour lors, nom de dieu, le Père Peinard rigolera ferme car ça sera le commencement de la vraie République,

---

## LES GRÈVES

---

Foutre, y en a un peu partout maintenant. J'aurais beaucoup de choses à rabacher là-dessus, vu que les bons bou-



gres d'ouvriers ne se conduisent pas en gas carrément énergiques.

Endoctrinés comme ils le sont par toute la jésuitaille, il n'y a rien d'étonnant à cela; mais laissez pisser les agneaux, le nerf leur viendra, tonnerre, et alors gare aux richards!

Déjà dans le Pas de-Calais la moutarde commence à leur monter au nez. L'autre nuit une cartouche de dynamite pétait sec à côté de la piaule d'un mineur qui turbinait encore.

Je l'ai déjà dit, ces bricoles là ne me plaisent qu'à moitié; les patrons sont roublards ils foutent la bisbille parmi les turbineurs et les font s'assommer entre eux. Ah, mille pétards, je préférerais que la dynamite parte au cul des actionnaires et des administrateurs des compagnies!

Dans le Nord ça chauffe toujours; la grève dure allant cahin caha. Tantôt elle est forte, tantôt elle est faible — les journaloux y perdent leur latin.

En Belgique y a des quantités de mineurs en grève; et ils s'agitent les bougres!

En Alsace-Lorraine, dans un petit patelin de rien du tout, les gas se sont aussi foutus en révolte: pruscos et alsaciens-lorrains ont fait cause commune contre leurs singes. Voilà quelque chose qui m'a foutu du baume au cœur! Ah, que c'est chic de voir des prolos qu'on a excité les uns contre les autres, marcher en frangins contre leurs exploiters.

Dans la Westphalie, un de ces quatre matins y aura du grabuge; ça partira comme un coup de canon.

Mais voici qui est plus chouette. A Londres, les gas des docks se refoutent en grève. Ils n'ont pas froid aux yeux les types, et dame, ayant été passablement roulés a première fois, ils pourraient bien prendre leur revanche.

Allons, ça va bon train, nom de dieu! Ce qui me fout en joie, c'est de voir que partout l'idée de la grande grève, de la Grève Générale se discute, c'est bon signe!

## AU PALAIS D'INJUSTICE

C'est cette semaine que Pini, le zigie d'attaque dont j'ai déjà dit quatre mots aux copains, est passé devant les bons-hommes à la robe rouge.

Nom de dieu, la foire qu'avaient les enjuponnés était vraiment épatante. A des moments, quand Pini se rebiffait carrément, il sortait de sous les robes rouges l'odeur puante de jean-foutres qui ont la colique.

Pini est un gas à la gueule quasi noire, une mine tout à fait d'arbico, et avec ça des biceps à foutre une claque, aux petits oignons, à Rothschild. Vrai, je plains les jean-foutres qui recevraient de lui un coup de pied dans le cul!

Pour l'arrêter, les roussins ont employé un truc de crapules. Ils lui ont lancé un nœud coulant autour du cou, puis houp! ils ont tiré dessus. A ce qu'il paraît que le gas en a gardé les marques bleues pendant une quinzaine.

Nom de dieu, c'est un rude bougre; ah! mes amis, s'il y en avait unè floppée de sa trempe, quel sacré quart d'heure passeraient tous les mangeurs du populo!

Il me paraît que c'est un de ces types d'acier trempé, comme il y en avait des tas dans les anciens temps, — comme il en reste encore quelques-uns en Italie et en Espagne, et beaucoup en Turquie.

Un bandit quoi! Un bandit gobé par les pauvres bougres, par les ouvriers et les paysans; mais rudement maudit par les proprios et les richards.

Chez les Angliches y en a eu beaucoup comme ça; et c'est à force de crapuleries que les grosses légumes aidés des curés, ont fait disparaître cette bonne graine. Y a des quantités de chansons, là-bas, qui vantent les coups de Robin Hood, un bandit qui perchait dans les forêts.

Ses flèches pointues piquaient les seigneurs; il avait de belles cordes pour pendre les richards, et des trucs épatants pour piller les châteaux.



La galette qu'il prenait aux seigneurs, il la distribuait aux pauvres diables. Aussi Robin Hood trouvait toujours des paysans pour le cacher dans leur grange, quand la rousse était à ses trousses.

En France aussi, y a eu des quantités de zigues pareils. On connaît les histoires de Cartouche. On sait la frousse qu'il foutait aux richards, et combien il était béni du populo.

Cartouche est devenu légendaire; mais à côté de lui y a dans chaque petit patelin un bandit dont on raconte les coups à la veillée.

Que je dise aux aminches une histoire que j'ai entendue, dans les montagnes de l'Auvergne, au temps où je trimardais :

En ce temps là, il y avait entre le village en question et la ville, à un endroit tout à fait désert appelé « les Foulanges », un voleur à la coule, qui foutait le trac à tout le monde.

Les gendarmes s'esquintaient le tempérament à courir après lui, sans jamais pouvoir lui foutre le grappin dessus.

Voilà qu'un jour de marché, une vieille bonne femme, qui avait eu des histoires avec un homme d'affaires, allait à la ville apporter à ce sale type, gros richard du pays, soixante-trois francs et quelques sous.

Ces soixante-trois francs, elle les avait déjà payés, malheureusement elle avait perdu le reçu, et le richard qu'était un homme d'ordre, profitait de l'occase pour la faire casquer une seconde fois.

Il lui avait fallu, à la pauvre femme, en vendre des douzaines d'œufs, pour empiler 63 pièces de vingt sous! Enfin elle y était arrivée en se privant de tout, en ne s'achetant pas la moindre bricole: aussi elle était dépenaillée, que ça faisait pitié.

Sur la route elle rencontre un type qui allait aussi au marché. Dame, la vieille et l'homme se foutirent à jacasser.

— Je suis bien contente de vous trouver pour faire le chemin ensemble, qu'elle dit en patois, parce que voyez-vous j'ai peur que le voleur des Foulanges me prenne mes soixante trois francs: demain on vendrait ma petite maison-

nette, mes poules et mes deux brebis. Il me faudrait m'en aller et coucher où je pourrais!... Et tout ça parce que j'ai perdu mon reçu.

— Comment, fait l'homme, c'est-y dieu possible, ce que vous dites?

— Et oui, quoi qu'il vous en semble, c'est comme ça...

Et la bonne femme de raconter son histoire que tout le village connaissait.

Ils arrivent enfin à la ville, les souliers tout blancs de poussière; la vieille remercie son compagnon et lui promet un *pater* (tout ce qu'elle pouvait donner) pour le remercier de l'avoir accompagné et sauvé du voleur des Foulanges.

— Gardez votre *pater*, la vieille, je m'en fous!

Et là dessus l'homme entre dans une auberge où les paysans faisaient un potin du diable en buvant des pintes de vin.

..... Le soir la bonne femme s'en retournait toute seule; elle n'avait plus peur: les soixante trois francs, c'était l'homme d'affaires qui les avait maintenant. Quant au reçu, elle l'avait piqué à sa grosse chemise avec une épingle, sur sa poitrine; et de temps à autre elle tâtait pour sentir qu'il y était toujours.

Le soleil fermait son gros œil et se préparait à pioncer. A un détour du chemin elle voit sur un rocher un grand diable d'homme; quoique n'ayant plus un radis sur elle, elle eut froid dans le dos « le voleur des Foulanges! » qu'elle se dit, et ses cheveux blancs de se raidir comme des baguettes de tambour.

— Ah, c'est vous l'homme, qu'elle fait en reconnaissant son compagnon du matin, vous m'avez fait autant de peur que si j'avais vu le loup, j'ai cru que c'était le voleur des Foulanges.

— Hé, la vieille, voilà vos soixante trois francs, votre crapule d'hommes d'affaires me les a rendus.. Et vous savez le voleur des Foulanges n'aime pas les *paters*.

Et d'un bond de cabri, il déguerpissait. Vous dire la gueule de la bonne femme, c'est pas la peine.

Depuis dans les veillées les paysans racontent l'histoire du voleur des Foulanges.



Pini est de la famille de ces grands brigands, qui rétablissent autant qu'ils pouvaient l'équilibre entre les grosses crapules de richards et les pauvres diables.

Fallait l'entendre, nom de dieu, comme il traitait les sales types qui volent les ouvriers. Lui, il a pris, mais rien qu'aux richards, — et de cet argent il s'est servi pour faire donner de l'éducation à des gosses ; pour faire paraître des canards et des petits livres, ou était dite la vérité.

C'est pas pour faire la noce, foutre non ! Les policiers, qui sont des sales chameaux, toujours à l'œil pour dégouter les histoires de femmes et de festins, n'ont rien trouvé sur son compte.

Eh nom de dieu, les vrais voleurs c'est pas Pini, mais bien toute la bande d'exploiteurs qui font crever de misère les pauvres bougres.

C'est les paysans qui font pousser le blé, et c'est les riches qui le mangent. Ce sont les ouvriers qui créent toutes les belles choses, et c'est encore les riches qui en profitent.

C'est un vol, et le plus grand des vols qu'ils commettent, ils détroussent le populo ! Ceux qui comme Pini essayent de faire dégorger les types comme Léon Say, Lebaudy, Constant, Jules Ferry et toutes les fripouilles bourgeoises n'ont pas tort !

Un avocat qui a bougrement du bagout, Labori a défendu Pini. Il a accouché d'un flanche superbe, ou tout bourgeois qu'il est, il a reconnu que Pini était un chique type, un honnête homme ! — Pas à la façon de Wilson.

Les douze potirons ont condamné Pini à vingt ans de travaux forcés ; c'est alors que d'une voix de tonnerre, il s'est foutu à gueuler : Vive l'Anarchie, à bas les voleurs !

---

## TOUJOURS LE ROI DES GRINCHES

---

Le roi des voleurs Rothschild prépare un coup de sa façon. C'est au sujet du chemin de fer métropolitain, qu'on parle de construire à Paris, qu'il veut nous escroquer quelques millions.

Il est insatiable cet animal ! Nom de dieu, il n'en finira donc jamais de barbotter dans nos poches ?

Non, jamais, tant que nous n'y mettrons pas bon ordre, en allant voir ce qui se passe du côté de la rue Laffitte.

La fripouille qui s'est fait son laquais, c'est le vieux petit employé, aujourd'hui ministre, le triste sire Yves Guyot.

Au lieu de construire un métropolitain dans l'intérêt des parisiens, ce sale bougre veut qu'on le construise « dans l'intérêt de toute la France. »

Méfiez-vous les aminches chaque fois qu'on vous parle de l'intérêt général ! Ça signifie toujours l'intérêt des grosses légumes.

Oui foutre, c'est dans l'intérêt des Compagnies de chemins de fer, qu'on veut construire le métropolitain ; on réunira toutes les gares entre elles, par le plus court chemin à travers Paris : tant mieux si les parisiens peuvent en profiter, sinon tant pis !

C'est Rothschild qui gagnera le plus ; tout le chemin de fer du Nord est à lui, une fois réuni avec les autres gares, quantité de galette rentrera dans ses coffres-forts ; ça lui fera de riches bénéfices.

Le métropolitain que veut faire Yves Guyot ne profitera pas au populo ; on se fout bien de lui, qu'il aille à pattes, qu'il se crève, l'important est que les banquiers soient dans la joie.

Toujours bonne fille pour les riches, la République ! Toujours liche-cul Yves Guyot !

Vive le métropolitain des banquiers !

---

## LE BOULANGER DE CHOISY-LE-ROI

---

Un des plus roués et en même temps un des plus canailles de tous les exploiteurs, c'est sans contredit le proprio de l'immense bague de la faïencerie de Choisy-le-Roi, où un pauvre bougre a été grillé l'autre semaine sans même qu'on ait pu savoir comment ça s'était fait.



Ce capitaliste, qui occupe presque tous les valides du patelin, a imaginé un truc épatant pour maintenir ses esclaves à un degré d'avachissement suffisant pour n'être pas inquieté durant ses laborieuses digestions.

Le négrier en question organise un grand gueuleton où esclaves, maître et chiens de garde joueront en chœur de la fourchette.

Turellement, c'est pas lui qui casque; ça doit déjà joliment l'emmerder d'être obligé de payer la grillade d'un de ses serfs; si toutefois il aboule sa galette, ce qui ne m'est pas prouvé.

Les pauvres bougres de la faïencerie seront donc forcés de rogner pour cette agape leurs maigres salaires. Tant pis si les gosses qui resteront à la maison tirent la langue le reste de la semaine!

Je ne serais même pas étonné d'apprendre que l'homonyme de Barbenzinc s'est fait rincer la dalle le jour de la Saint-Martin.

Il y a des noms qui obligent. Et puis c'est si facile d'obtenir d'un marchand de soupes une « petite commission »!

Avant le repas, on ira au bordel religieux. Le raticchon de Choisy seront conduits sur deux rangs, aux « zim-la-boum » éclatants de la fanfare.

Probable que le « sac à charbon » dégoisera un petit bon-niment de circonstance, louant à tire-larigot les « riches qui font travailler les pauvres », et les « ouvriers qui aiment les patrons ».

Il démontrera clair comme sa soutane qu'il est naturel que les pauvres mistouffliers s'éreintent d'un bout de la vie à l'autre et crèvent à la tâche pour permettre à ceux qui ne foutent rien de faire la noce à gogo.

Après quoi on ira s'empiffrer chez le troquet du coin.

Vive Boulanger!

Au fromage, on cognera les verres et l'on chantera quelque anodine chanson, sans doute, tandis que Vautour, l'œil

baigné de douces larmes, se demandera comment ses dociles exploités ont pu lui mettre un instant la frousse au ventre...

Le lendemain, on reprendra le collier de misère, et Vautour pourra, s'il le juge convenable, diminuer les salaires et augmenter la peine sans que personne n'ose crier contre un si bon patron qui a daigné trinquer la veille avec eux.

Cré nom de Dieu! quand je pense que c'est avec des roublardises de ce genre que les capitalistes étouffent chez leurs esclaves le sentiment de la révolte, ça me fout dans une rage violette, et je me dis que les plus ganaches, c'est foutre pas le proprio qui est dans son rôle d'exploiteur, mais bien les trous-du-cul de travailleurs qui se laisse tondre d'une aussi dégueulasse façon!

---

## BABILLARDE

---

Mon vieux Peinard,

Encore une fois, on nous offre l'occase de faire de la propagande à l'œil, aussi les aminches de Choisy ne la ratent pas, et ils adressent le manifeste suivant aux gourdiflots de la politique; tu peux l'insérer dans ton prochain flanche.

Reçois en attendant la prochaine une cordiale poignée de main.

---

CAMARADES,

Sentinelles avancées de la grande lutte du prolétariat contre la bourgeoisie, nous vous crions encore une fois : « Garde à vous ! »

Après le mélodrame, le vaudeville...

Hier, c'étaient les animaux savants du Palais « Bourdon » qui demandaient vos bravos, aujourd'hui, ce sont les cirons du conseil d'arrondissement qui, devant vous, jouent les paillasses. Les acclamerez-vous ?

Continuerez-vous à être les éternels badauds des foires



électorales, et payerez-vous toujours les frais des singeries et des mensonges de ces pitres ?

Le résultat des dernières élections ne vous a-t-il pas dégoûtés de ces écœurantes arlequinades ? Nous osons l'espérer.

Savez-vous quel sera le premier travail de vos nouveaux élus, tous les journaux l'annoncent : un groupe de députés, (si justement appelés bouffe-galette, par le « Père Peinard »), va déposer à la rentrée des Chambres un projet de loi tendant à augmenter le traitement des ministres pour frais de représentations.

Et c'est vous qui payerez, vous, les chercheurs d'or pour les autres, vous qui, demain, après avoir jeté dans la boîte à surprise le chiffon de papier qui vous fait « souverain », retournerez travailler des 10 et 12 heures pour un maigre salaire, « juste de quoi ne pas mourir de faim », pendant que vos exploités continueront à faire bombance avec l'argent qu'ils vous volent journellement.

Comprenez-vous enfin, que les journées de votes sont d'éternelles journées de dupes ?

Ne soyez plus dupes, jetez au loin le bulletin de vote, cette arme dangereuse qui se retourne constamment contre vous, car, en votant, vous soutenez toujours les coquinerie des gouvernants contre lesquels vous criez toujours trop tard.

Ne changez plus les hommes qui ne peuvent remédier au malaise économique qui vous tue lentement.

Mais venez avec nous étudier les moyens les plus prompts à supprimer l'exécrable principe social qui nous régit : LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE.

En attendant, faisons la grève des électeurs.

ABSTENONS-NOUS !

Place au travail ! — Mort au capital par la Révolution sociale !

LE CERCLE D'ÉTUDES SOCIALES DE

CHOISY-LE-ROI.

(3) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE  
DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Nom de dieu ! mon Dugourdeau eût traité d'imbécile celui qui ayant manqué de s'empoisonner avec des champignons vénéneux à la sauce poulette, eût, le lendemain, bouffé des mêmes champignons accommodés au beurre ou à l'huile ; et il ne comprenait pas que le pouvoir gouvernemental, qui est au moins aussi vénéneux que des champignons, a beau être accommodé tantôt à une sauce, tantôt à une autre, il empoisonne toujours.

Un dimanche qu'au sortir des vêpres, il était allé culotter sa bouffarde devant un bock au café Bistroquet, histoire de s'ouvrir l'appétit, il eut un de ces étonnements qui vous rendent Joffrin comme la lune.

A sa droite, était M. Homais fils et successeur, pharmacien, qui s'était ramassé une fortune rondelette en vendant de la sciure de bois pour de la farine de lin et qui affichait... Oh ! pas les flanches du Père Peinard, mais des opinions radicales comme celles de Floquet avant qu'il fût ministre.

A sa gauche, M. Pigre, ancien pion chez un marchand de soupe, qui, après avoir abruti de latin deux générations de potaches, était devenu percepteur à Concarneau par la grâce des jésuites. Aussi, fallait voir, mille bombes ! comme il en pinçait pour l'ancien régime, celui que le populo a jeté dans la boîte aux ordures en 1789. Peut-être, aussi, à force de faire décliner aux mômes *rosa, la rose*, avait-il fini par aimer les lys.

Deux autres gros bonnets du patelin complétaient l'assistance : c'était M. La Flipette, ex-sous lieutenant de cavalerie qui en tenait pour les Badingue, turellement, comme toutes les vieilles culottes de peau. et M. Poirier, marchand de parapluies retiré des affaires et plus que sexagénaire, qui avait conservé un faible pour les d'Orléans, ayant, au temps de sa jeunesse, vendu un riffard de trois balles à Louis-Philippe



C'était un souvenir qu'il aimait à rappeler. Le monarque, huit jours avant le coup de torchon de février, se promenait dans la rue Vide-Gousset où mon Poirier était établi: il pleuvait comme une vache qui pisse. Pas un fiacre à l'horizon, tous les omnibus qui passaient étaient au complet.

Louis-Philippe se tâta un bon moment: c'était un homme d'ordre, économe et jusqu'alors chagard en affaires, ayant conservé dans sa profonde un bout de la corde qui lui avait servi à suicider le prince de Condé dont il guignait la gallette.

Recevoir une averse, il s'en foutait comme d'une profession de foi, mais il réfléchit que son pardessus qui valait au moins deux balles serait gâté, qu'il faudrait faire retaper son galurin et que le plus sage, pour éviter une grosse dépense, était de faire l'acquisition d'un risslard.

Il entra donc chez Poirier et se mit à marchander des pépins.

Il ne se pressait pas de faire un choix, espérant que le temps finirait par se remettre au beau, mais va te faire fiche, le ciel pissait plus dru que jamais et le marchand, qui avait deviné la manœuvre du pétrousquin, lui dit assez brusquement:

« Vous savez, dépêchez-vous. Voilà déjà dix minutes que vous me faites perdre, et le temps c'est de l'argent. »

Louis Philippe en fut tout estomaqué, pourtant se remettant un peu, il répondit avec l'amabilité de celui qui cherche une bonne affaire:

« Mon ami, savez-vous que vous parlez au roi des Français ? »

— Ah! sire, que lui répond l'autre chien, j'aurais dû m'en douter. Eh bien, je vous donnerai mon plus beau parapluie et cela ne vous coûtera que dix francs parce que c'est vous. »

LE PÈRE PEINARD.

(A suivre.)

L'imprimeur-Gérant, WEIL,

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris

## LA MANIFESTANCE DES ROUSSINS

Donc, nom de dieu, c'est mardi que les bouffe-galette se sont attelés à la besogne.

Et c'est le même jour que les boulangistes avaient choisi pour nous prouver définitivement, ce qu'ils ont dans le ventre. Vrai leur manifestation n'a pas prouvé qu'ils sont des bougres d'attaque.

Quelle dêche mon empereur! Pauvre Barbenzigue, il faut qu'il en fasse son deuil de s'asseoir sur la chaise percée de l'Elysée.

Oui foutre, place de la Concorde y avait une manifestation — mais de roussins et de flicks. Quant au populo, sage comme des portraits de Boulanger.

Nom de dieu, j'en reviens toujours à mon idée première, je dis que toutes ces grandes manigances du Boulangisme et du Constantisme, sont des fourbis de compères. Oui, c'est pour nous faire perdre de vue nos intérêts pour de vrai, que ces sales merles se chamaillent; au fond c'est tous des bourgeois, qui n'ont qu'un but dans la caboche, tenir le populo toujours muselé.

Mais le populo n'y coupe pas, s'il vote pour les uns ou pour les autres, c'est plus par routine que par conviction; au fait, il sait que rien de bon ne peut